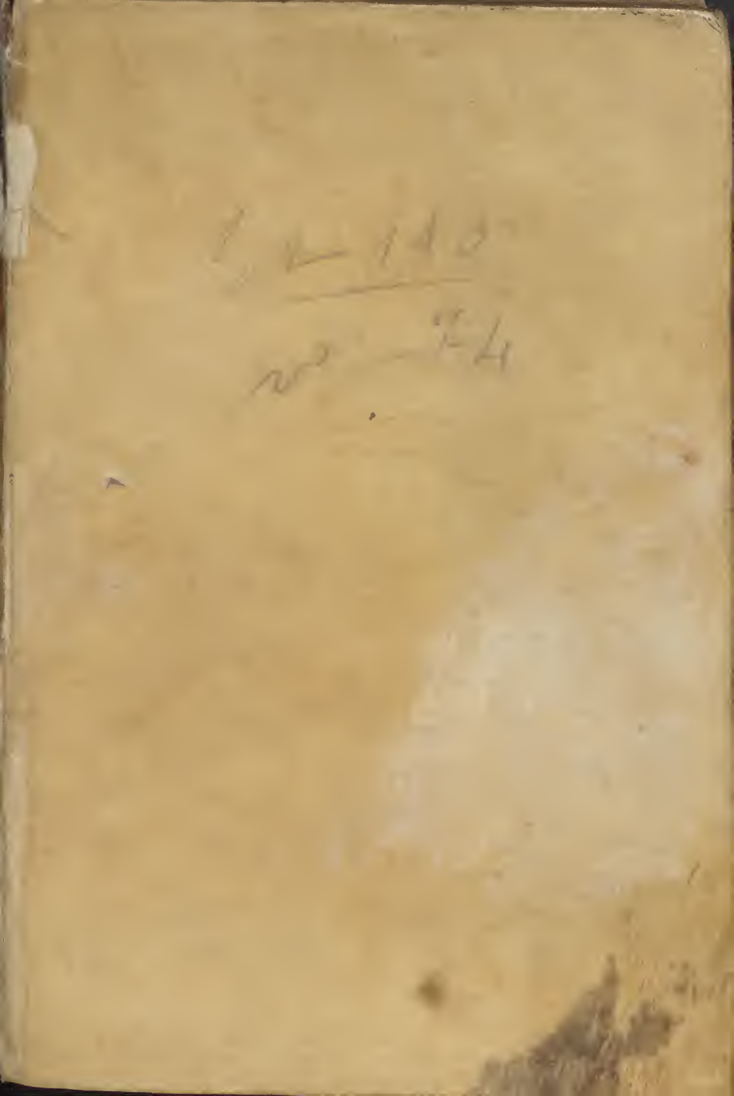


1. Journal de la [illegible]
2. Filosofia poetica por Bourbon Leblanc.

NB. Véase el otro índice, q.e se encuentra después de estos dos papeles, escrito al parecer por D. Alberto Lista.



1

JOURNAL

DE LA JEUNESSE,

de l'un et de l'autre sexe.

HISTOIRE.

La fille du grand Gustave, Adolphe, roi de Suède, était la célèbre Christine qui lui succèda, et qui, lasse des grandeurs humaines, abdiqua la couronne pour aller vivre en Italie, où plus tard elle embrassa la religion catholique. Le caractère de cette princesse se déploya de bonne heure. Elle se montra ferme et courageuse presqu'à l'aurore de sa vie : elle raconte elle-même le trait suivant : « J'avais deux ans lorsque j'accompagnai mon père à » Colmar; on douta s'il fallait faire les salves de la gar- » nison et des canons de la forteresse, pour saluer le » roi selon la coutume, parce que l'on craignait de faire » peur à un enfant de l'importance dont j'étais, et, pour » ne manquer en rien, le gouverneur de la place demanda » l'ordre à mon père. Celui-ci, après avoir balancé un mo- » ment, lui répondit : *Faites tirer; elle est fille d'un soldat, il » faut qu'elle s'y accoutume.* Cela fut fait; on fit la salve dans » les formes. J'étais avec la reine dans son carrosse, et au » lieu d'en être épouvantée comme les autres enfans, » dans un âge si tendre, je riais et battais des mains, et, » ne sachant pas encore parler, je témoignais ma joie par » toutes les marques que pouvait donner un enfant de » mon âge, ordonnant à ma mode qu'on tirât encore da- » vantage. Cette petite rencontre augmenta beaucoup la ten-



» dresse du roi pour moi, car il augura que j'étais née intré-
» pide comme lui. Depuis lors il me menait toujours avec
» lui pour voir les revues de ses troupes quand il les pas-
» sait, et partout je lui donnais des marques de courage,
» telles qu'en un âge si tendre il pouvait exiger d'un en-
» fant qui ne parlait encore qu'à peine. Il prenait plaisir à
» badiner avec moi ; il me disait : Allez, laissez-moi
» faire, je vous mènerai un jour en des lieux où vous
» aurez contentement. Mais, pour mon malheur, la mort
» l'empêcha de me tenir sa parole, et je n'eus pas le bon-
» heur de faire mon apprentissage sous un aussi bon
» maître. »

MOEURS ET CARACTÈRES.

Eusèbe garde un dédaigneux silence quand il est avec ses camarades; il se promène seul, alors il évite les parties de plaisir qu'on se permet dans les récréations; il va, lorsqu'on le regarde, s'asseoir en un coin écarté; il tire une plume de son écritoire de poche et écrit ce qu'il appelle ses pensées. Il n'a pas d'amis, car il ne veut que des admirateurs ; il se prépare à jouer un rôle important dans le monde, et déjà l'orgueil place entre lui et la fortune des barrières qu'il franchira difficilement. A-t-il la vanité de la naissance ? Non, pas entièrement. Se croit-il plus sensé que les autres élèves ? Je ne le crois pas. S'imagine-t-il être supérieur par la vivacité de son esprit ? Il n'en est pas convaincu lui-même. Cependant, il est fier, il est vain; il réunit tous ces défauts pour se composer un désagréable caractère. Il imagine que la suffisance lui tiendra lieu de rang, qu'avec la morgue il remplacera la sagesse, qu'en parlant peu il se fera passer pour un génie universel ; mais il se trompe dans ses calculs. Il flagorne bassement le fils d'un duc et pair, son compagnon de classe ; ses démarches journalières décèlent son peu de bon sens, et par

ses compositions obligées, il prouve son inaptitude. Déjà on le persiffle, lorsqu'il prétend être estimé; on se moquera de lui après sa sortie du collége, et ses ridicules, le poursuivant dans le monde, nuiront à toutes ses entreprises.

DE LAMOTHE LANGON.

PENSÉES MORALES.

Une bonne action engage ordinairement dans une seconde, et une mauvaise précipite ordinairement dans beaucoup d'autres : il en est de même dans la route de la fortune, un heureux succès conduit à un autre, et un fâcheux accident entraîne à un second; ainsi les événemens ont des liaisons entre eux : voilà peut-être ce que les hommes appellent bonheur et malheur.

— Avoir une grande fortune et la mériter, ce serait un contentement parfait; mais c'est une chose rare : celui qui distribue les contentemens des hommes partage les choses avec égalité; les uns croient qu'ils méritent les plus hautes places, et par-là ils se consolent de ne les avoir pas; les autres les possèdent, et ils se consolent à ce prix de ce qu'on dit qu'ils ne les méritent pas.

LA BRUYÈRE.

ÉLÉGIE

Sur la mort d'un enfant de cinq ans.

De la plus tendre mère, espérance chérie,
A peine avait brillé l'aurore de tes jours;
Et déjà ta paupière abattue et flétrie
Se ferme pour toujours.

Ton cœur des doux plaisirs n'a point connu les charmes;
Tu parais, en naissant, destiné pour souffrir;
Tu ne vécus, hélas! que pour verser des larmes,
Soupirer et mourir.

Cependant, de tes maux, quand se brisa la chaîne,
Quels regrets déchirans étaient peints dans tes yeux!
A ta mère éplorée ils semblaient avec peine
Adresser leurs adieux.

Cher enfant, moissonné si près de ta naissance,
Va, ne regrette plus la lumière du jour;
Quel bien vaut donc la paix promise à l'innocence,
Au céleste séjour?

Le plaisir est trompeur, la gaîté passagère,
L'amitié peu fidèle, et l'amour un tourment;
Le bonheur des mortels, comme une ombre légère,
S'éclipse en un moment.

Si tu n'as point goûté le nectar de la vie,
Ah! du moins, ta mort seule a fait couler des pleurs;
Et ton cœur, d'un séjour si peu digne d'envie,
Ignore les douleurs.

ALBERT-MONTÉMONT.

LE CLASSIQUE ET LE ROMANTIQUE,

Dialogue par M. BAOUR-LORMIAN de l'Académie Française.

M. Baour Lormian est trop poète pour aimer le romantique, il sent que pour réussir on n'a pas besoin de l'extraordinaire, et que le bizarre et le boursoufflé ne tiennent lieu d'aucune des qualités qui constituent le vrai génie. C'est en effet un des travers les plus remarquables de l'âge présent, que cette manière de se jeter dans l'incohérent, dans le néologisme, avec la prétention toutefois d'être plus naturels que nos grands maîtres, de se figurer que l'horrible et le dégoûtant valent mieux que l'élégant et le gracieux. Aussi M. Lormian ne manque pas de reprocher au romantique

L'amas incohérent de spectres et de charmes,

D'amantes et de croix, de baisers et de larmes,
De vierges, de bourreaux, de vampires hurlans,
De tombes, de bandits, de cadavres sanglans,
De morgues, de charniers, de gibets, de tortures,
Et toutes ces horreurs, ces hideuses peintures,
Que sous le cauchemar dont il est oppressé
Un malade entrevoit d'épouvante glacé.

C'est là le cachet du genre, c'est là le vice qu'il faut extirper du cœur de la jeunesse qui s'élève. Le mauvais goût est presque une mauvaise action ; il est du moins un ridicule, et en France, malheur à qui fait rire à ses dépens. Certes, on rit beaucoup à ceux de la nouvelle école, lorsqu'on trouve chez elle *une chouette qui pousse six cris*, des palmes *incueillies*, une coupe où l'*on boit l'art des vers*, un œil qui *darde une noire étincelle*, *bercer de gloire* quelqu'un, des ombres *qui courent l'une après l'autre*, et tout ce jargon détestable qu'on veut à toute force nous faire recevoir comme des beautés. La satire de M. Baour Lormian étincelle d'esprit, d'originalité et de verve ; en défendant la vraie poésie il est sur son terrain, et nos lecteurs en conviendront sans peine en lisant les vers suivans :

Des barrons Allemands se sont pour vous lignés,
A leurs éloges plats, chaque jour prodigués,
Quelque sot, j'en conviens, peut se laisser surprendre ;
Ils vous font lire, soit ; mais vous font-ils comprendre ?
Chaque vers échappé de vos grêles cerveaux,
Transforme vos lecteurs en Œdipes nouveaux,
Et déroute à loisir leur faible intelligence.
Le public autrefois montrait plus d'exigeance :
Il voulait qu'un auteur, tremblant à son aspect,
Lui présentât un livre avec quelque respect ;
Que, jaloux d'obtenir l'honneur de son suffrage,
Il l'entretînt au moins dans son propre langage ;

Et je ne sais pourquoi deux esprits à l'envers,
Racine et Despréaux, ont flatté le travers.
. . . .
Possesseurs d'un triomphe à si bon droit acquis,
Vous rimez au hasard pour des lecteurs conquis.
. . . .

Plus loin il dit, en parlant des poètes romantiques :

Ou si de sa faconde il sent tarrir la source,
Quelques lignes de points deviennent sa ressource.
Lorsqu'on ne sait que dire au milieu d'un discours,
Les points sont en effet un merveilleux secours;
Ils ne choquent jamais le bon sens ni l'oreille;
Vos larges blancs aussi vous servent à merveille;
Et pour nous quel bonheur, si vos psaumes *dolens*
Se composaient toujours et de points et de blancs!

M. Baour annonce un second dialogue; la lecture du premier le fait attendre avec impatience. On est certain que chacun de ses ouvrages ne pourra qu'ajouter à sa réputation et augmenter les jouissances des amateurs de la saine littérature.

LA COMTESSE D'HAUTPOUL.

LA FORÊT MAGIQUE,

Fragment de CONSTANTIN (Poème inédit).

Maxime arrive enfin vers cet antique azile,
Où le fils de Vénus consulta la Sybille.
Là, près du lac de soufre, où la crédulité
Plaça du noir Pluton le trône détesté,
S'élève une forêt profonde et solitaire,
Propice à receler un coupable mystère.
Jamais le bucheron, de son tranchant acier,

N'y traça les détours d'un sinueux sentier.
Un silence de mort, là, constamment préside :
Il répand la terreur dans cette plaine humide.
Jamais des feux du jour la féconde chaleur
De ces bois empestés n'a dissipé l'horreur.
Quelquefois l'étranger, le cœur rempli de crainte,
Essaya de franchir la ténébreuse enceinte ;
Mais bientôt on le vit tout-à-coup repoussé,
S'échapper de ce lieu, pâle, et d'effroi glacé :
Il avait, disait-il, sous ces voûtes obscures,
Aperçu des enfers les déïtés impures ;
Des fantômes hideux s'étaient montrés soudain,
Et d'une sainte horreur avaient rempli son sein.
Tombant du haut d'un roc, un torrent plein d'écume,
Trouble seul le repos de la forêt de Cume ;
Sur ses bords, quand la nuit enveloppe les airs,
Aux livides lueurs que lancent les éclairs,
De légers farfadets, sortant d'un météore,
Bâtissent un palais que dissipe l'aurore.
Là, dansant tous au son d'un luth mystérieux,
De leurs jeux détestés ils fatiguent les cieux.
Alors, de toutes parts, les criminelles femmes
Qui vendent aux démons le bonheur de leurs âmes ;
Ces enchanteurs fameux, exécrés des humains,
Viennent joindre leur foule a celle des lutins,
Telle on voit de corbeaux une troupe nombreuse
Sentant d'un corps infect l'odeur cadavéreuse,
Accourir à la fois, et guidés par les vents,
Abattre en tourbillons leurs escadrons mouvans.
Là, dans les flots pressés de ces monstres impies,
Sifflent de noirs serpens, d'innombrables harpies ;
Là, des vents déchaînés tourbillonne l'essaim.
La foudre, en traits de feux, éclate et tombe enfin,
Brise des pins altiers les cimes verdoyantes,

Et remplit la forêt de flammes ondoyantes.
Des hurlemens affreux, des blasphêmes, des cris,
Expriment les fureurs des infernaux esprits;
La brise au loin les porte, et le pasteur timide,
Alors qu'il les entend, s'enfuit d'un pas rapide;
L'ange qui passe, en a même quelque terreur,
Et la lune troublée en recule d'horreur.

DE LAMOTHE LANGON.

Le mois dernier, une vieille femme conduisait, dans l'allée verte de Bruxelles, un chétif âne, chargé de plusieurs sacs de feuilles mortes; l'un et l'autre paraissaient marcher avec peine, quand, pour surcroit d'embarras, un des sacs vient à tomber : la vieille femme fit de vains efforts pour le replacer dans son premier équilibre, et elle serait peut-être encore occupée à le tenter, si un monsieur, vêtu d'une redingotte bleue, et qui l'avait aperçue d'un banc où il était assis, ne fût venu à son secours : il prît le sac, le replaça convenablement sur le dos de l'âne; et tandis que la vieille, toute ébahie, ne savait comment le remercier, il lui glissa une pièce d'or dans la main, et disparut. Cet homme, si simplement vêtu, mais agissant si noblement, était le roi des Pays-Bas.

— Celui qui a de l'élevation dans l'âme est bien au-dessus des injures du faible; il lui pardonne. — L'empereur Adrien rencontra un homme qui l'avait offensé avant qu'il parvint à l'empire : *Approche*, lui dit-il, *tu n'as rien à craindre de ma part, je suis empereur.*

ERRATA du N° Ier. — Page 5, ligne 20, *dona melle*, lisez *bocca melle*. Page 6, ligne 14, par Mimaut, lisez *par M. Mimaut*, ancien consul en Sardaigne.

Imprimerie de A. CONIAM, rue du Faub. Montmartre, n. 4